

sait sérieusement miss Anne Perkins ou la veuve mistress *Trots étoiles*, avait droit de bourgeoisie, se mêlait des élections, prononçait des discours dans les *meetings* et devenait vice-président d'une société de tempérance quelconque. Heureusement sir Arthur s'est souvenu qu'il s'était nommé jadis le vicomte de Combolh, puis le marquis don Inigo de los Montes qu'il avait présidé le jeu du club des Valets-de-Cœur, et que son infortuné maître, sir Williams, lui avait prédit un grand avenir...

Et Rocambole, car c'était bien notre ancienne connaissance du club des Valets-de-Cœur, quitta le pont à ses derniers mots, et descendit dans sa cabine.

Voyons ! se dit-il en s'enfermant dans cette chambre de six pieds carrés qui devient le logement d'un passager de première classe, il ne suffit pas de se dire un matin : je ne suis pas fait pour vivre de dix mille francs de rente comme un bourgeois vertueux ; il faut à mon ambition la vaste scène de Paris, des chevaux de sang, des maîtresses blondes et un petit hôtel. Non, il faut savoir encore comment faire pour avoir tout cela, et c'est ici que je sens plus vivement que jamais la perte de mon honorable professeur sir Williams...

Rocambole crut convenable de pousser un léger soupir, en manière d'oraison funèbre à l'adresse de sir Williams, sans doute mis à la broche et mangé depuis longtemps par les sauvages des terres australes ; puis il s'assit devant l'unique table de sa cabine, sur laquelle se trouvaient étalés divers papiers, et, parmi eux, un petit carnet dont chaque feuillet était couvert de caractères manuscrits.

Il s'empara de ce carnet, l'ouvrit et sembla vouloir employer toute son attention et toute son intelligence à déchiffrer et à comprendre le sens exact de cette écriture fine et serrée, dont les pages étaient surchargées, et qui était un mystérieux assemblage de chiffres et de lettres. Ce carnet était celui que Rocambole avait trouvé sous la toile d'un vieux portrait de famille, dans le château de Kergaz, la veille de son départ.

— Au diable sir Williams et son langage hiéroglyphique, murmura-t-il après quelques minutes d'absorption, voici quatre années que j'en cherche vainement la clé, et je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Il me faut, hélas ! en conclure que sir Williams avait deux écritures, l'une qui était à ma portée, aux mystères de laquelle il m'avait initié depuis longtemps, l'autre qui n'était que pour lui. Ce calepin, où se révèle à chaque page le génie de mon pauvre maître, est rempli de documents précieux, d'indications excellentes, il renferme le point de départ de vingt affaires. Malheureusement, la dernière clé de la serrure, celle qui fait jouer le ressort mystérieux, me manque. De telle façon que je suis dans la situation d'un homme à qui on dirait : "Il y a à Londres, dans une maison, au premier étage, et dans un cabinet donnant sur la rue, une valise pleine d'or. Allez la chercher, on vous la donne." Malheureusement, on oublierait de dire à cet homme le nom de la rue et le numéro de la maison... Ah ! sir Williams était un homme prudent ; il avait une écriture pour les faits, une autre pour les noms et les dates. Ainsi, voici ce que je lis :

"Il y a à Paris un hôtel, rue..."

— Le nom de la rue, s'interrompit-il, est tracé dans le deuxième langage hiéroglyphique, celui que je ne comprends pas... Et Rocambole continua :

"Cet hôtel est habité par le marquis et la marquise de... — encore un nom illisible ! — et leur fille. Le marquis a soixante ans, la marquise, cinquante ; leur fille en a dix-sept. La maison est riche de cent mille livres de rente.

"Le marquis a un fils qui doit avoir vingt-quatre ans environ. Ce fils s'est embarqué comme mousse à l'âge de dix ans, sur un navire anglais de la Compagnie des Indes. Depuis, il n'a point reparu. Est-il mort ou vivant ? La marquise l'ignore. Son mari seul a le dernier mot de la destinée du pauvre enfant, et il emportera ce dernier mot dans la tombe

aussi bien peut-être que le secret de cette conduite étrange d'une famille riche et titrée qui voue son unique héritier à la rude et misérable vie d'un mousse du commerce. Cette famille est retirée au fond de son hôtel, ne voyant personne ; le marquis sombre et taciturne, sa femme agitée de la frêle mais ardente espérance qu'elle reverra son fils un jour.

"Si ce fils revenait, il aurait à la mort de son père soixante-quinze mille livres de rente, car, dans la famille de..., les mâles ont toujours le quart en sus. On pourrait donc..."

Ici l'écriture hiéroglyphique recommençait et devenait inintelligible pour le possesseur des tablettes de sir Williams.

Evidemment celui-ci, à qui cette première écriture que le jeune homme pouvait déchiffrer avait été plus courante et plus familière, ne s'était servi de la seconde, de pure convention avec lui-même et, d'ailleurs, beaucoup plus compliquée, que pour les noms, les dates et ses plus audacieuses inspirations.

Rocambole repoussa le carnet avec découragement :

— Maudit sir Williams ! exclama-t-il. Ainsi je sais qu'il est une marquise, laquelle attend un fils qui ne revient pas. Elle a une fille et cent mille livres de rente. Seulement j'ignore le nom de cette marquise, celui de la rue qu'elle habite, et quant au parti qu'on pourrait tirer de tout cela... Parbleu ! s'interrompit brusquement Rocambole, ce qu'on pourrait faire je le sais... il faudrait se faire passer pour le fils de la marquise. Si on savait comment elle se nomme, en quelle lieu elle habite, et quel est le nom de ce fils, mort sans doute... Malheureusement on ne sait rien de tout cela, et sir Williams a emporté son secret en Australie.

Rocambole devint rêveur, et s'approcha du sabord qui servait de croisée à sa cabine.

— Pauvre sir Williams, se dit-il, un bien beau génie !... Mais quel guignon ! de magnifiques inspirations et pas de chance ! Il trouverait toujours la voie du succès et ne réussissait jamais... Ah ! si j'avais le génie de sir Williams !

Rocambole, qui venait de terminer son monologue par un nouveau soupir, fut brusquement arraché à sa rêverie par un bruit insolite qui retentissait dans la galerie :

— Tout le monde sur le pont ! criait la voix impérieuse et dure du capitaine.

— Oh ! oh ! pensa Rocambole, le capitaine m'a quitté, il y a une heure, pour aller se coucher, et le voilà déjà levé, et il appelle l'équipage... que signifie tout cela ?

Rocambole quitta sa cabine et monta sur le pont. Le capitaine était déjà sur son banc de quart et donnait des ordres, les matelots carguaient les voiles, les passagers paraissaient consternés. Pourtant la mer était calme, le ciel était serein, il faisait un temps superbe... du moins, un homme de terre l'eût juré.

La première personne que Rocambole rencontra et à qui il demanda l'explication de cette rumeur inaccoutumée qui troublait tout à coup le calme nocturne du bord, était un jeune homme blond, grand et mince, enveloppé dans un caban de matelot, mais portant à sa casquette de toile cirée un petit liseré d'argent, qui semblait indiquer un officier de marine.

Ce jeune homme avait, au milieu de ces visages consternés une belle figure souriante et calme, et il braquait une longue-vue sur l'horizon avec le flegme d'un vrai marin.

— Pardon, monsieur, lui dit Rocambole, pourriez-vous me dire ce que tout cela signifie ? pourquoi on nous fait monter sur le pont, pourquoi on cargue les voiles... et ce qu'il y a de si menaçant dans l'avenir que tous ces gens-là, — vous ont des mines de patients qui vont au supplice ?

Rocambole avait adressé la question en bon anglais.

— Monsieur, répondit le jeune homme dans la même langue, nous allons avoir un grain.

— Un grain ?

— Oui, c'est-à-dire une tempête.